

CONTRIBUTION A L'ETUDE SOCIOLOGIQUE DES KOTOKOLI DE LA PLAINE DU

MO-FAZAO par René Gouellain

Un bref rappel de l'histoire des Kotokoli permet à René GOUELLAIN de montrer que les communautés agricoles (duguri), correspondant à la famille étendue, ont une position stratégique dans l'ensemble du système social. Elles restèrent en effet relativement imperméables à la centralisation étatique réalisée par les "Tem", nobles de souche paysanne et pastorale, dans la mesure où ceux-ci ne réussirent à imposer à ces communautés ni l'élevage ni les échanges commerciaux dépassant le cadre du village.

"Cela est si vrai que dans la plaine du Mô-Fazao pourtant très éloignée et presque hors de portée du pouvoir central, celui-ci est constamment rappelé et perpétuellement présent c'est en se référant à lui, à ce miroir, que les villageois se perçoivent tout d'abord dans le cadre du canton dont le chef-lieu se trouve hors de la plaine, et dans l'organisation du Royaume. Il en résulte chez eux une prise de conscience de leur position, une objectivation des anciennes structures, mais que ne suit aucun changement."

La plaine du Mô-Fazao est presque totalement isolée de l'ensemble du pays, à l'Est, par une falaise abrupte empêchant la construction de routes, à l'Ouest, par la frontière du Ghana. Cette population de 4.000 personnes ne connaît actuellement ni installation sanitaire moderne, ni école.

"Il n'est pas non plus inutile d'insister sur l'isolement politique ressenti dans la région. Les conséquences si faibles soient elles, n'en sont pas moins intéressantes : la colonisation fut pour ces Kotokoli un spectacle bien lointain, comme ce qui lui a succédé ; l'Indépendance fut pour la première fois fêtée le 27 avril 1965 lors de notre passage, à l'instigation de nos employés, tous Kotokoli venus de la ville."

Le recensement de la population révèle trois types de villages : les villages comprenant 500 habitants ou moins rassemblent le tiers de la population et sont simplement organisés, tandis que les villages

de 500 à 1000 habitants, où vit un autre tiers de la population, connaissent une division en quartiers. Un seul village, Djaparanga comprend plus de 1000 habitants et les quartiers qui le composent se divisent à leur tour. Enfin, quelques familles vivent dans des hameaux et des concessions isolées.

La population connaît une assez grande immigration sans diminuer pour autant, en raison de son taux de natalité favorisé par un système matrimonial très souple.

"Si des changements intervenaient dans la plaine, c'est-à-dire si l'on construisait la route attendue depuis longtemps reliant cette région à un centre proche en continuelle liaison avec la voie principale "inter-états" du Togo, la physionomie démographique de la population qui nous intéresse changerait considérablement. Premièrement, l'immigration serait encouragée. La présence d'un grand nombre d'immigrants les années passées nous incitent à le croire. Au lieu d'assister au départ des cultivateurs étrangers comme cela se pratique depuis peu, l'on verrait les régions surpeuplées du Togo ou à terres pauvres, libérer une partie de leurs effectifs vers cet endroit déjà connu malgré son retard et sa position, pour ses terres que l'on dit fertiles."

René GQUELLAIN indique brièvement en second lieu quelques aspects de l'organisation sociale de la population étudiée qui pourraient aider à l'élaboration d'un programme de développement. Il s'agit de très brèves notations, le travail sur le terrain n'ayant duré qu'un mois.

Une immigration de travailleurs étrangers ne provoquerait sans doute pas de contestations sur leur droit à la terre. Par contre, l'introduction de nouvelles cultures poserait sans doute au duguri, pièce centrale et fragile du système, de nombreuses difficultés d'adaptation.

"Ainsi, la famille élémentaire apparaît déjà comme un ensemble complexe où interfèrent les premières relations entre parents et l'organisation du travail agricole. En schématisant, dirons qu'elle repose tout d'abord sur une répartition des tâches : culture, soins domestiques et transport, que se partagent les hommes et les femmes. Les premiers se consacrent à l'agriculture, les secondes aux autres activités et au commerce, aboutissement des déplacements : les pères bénéficiant de l'aide des fils et la mère de celle des filles. Entre garçons, l'aîné représentant du père, jouit des mêmes privilèges que lui vis à vis de ses cadets : il en est de même pour la fille aînée par rapport à ses soeurs. Cette première organisation économique vise plus à s'assurer le concours de la force de travail d'autrui qu'à l'exploiter."

L'unité familiale, en même temps unité de production, garde un lien fonctionnel avec les groupes issus des frères du père, car la coopération agricole entre les unités "fraternelles" est indispensable.

"Ainsi s'organise un vaste réseau d'entraide entre duguri. Pour le renforcer encore, afin de mieux ramasser le groupe des paternels sur lui-même, les mariages entre cousins croisés sont permis. En effet, il est possible d'épouser les filles des tantes paternelles, c'est d'ailleurs un des mariages les plus prisés. Mais malgré l'avantage qu'il offre d'assurer une moindre dispersion des parents, il est par certains violemment critiqué : passer d'un rôle à l'autre devient facile : on est neveu et gendre à la fois : quant aux descendants, ils voient en leurs paternels, leurs maternels. Cette dernière distinction n'est pas superflue : ce type de mariage étant assez récent les intéressés ont du mal à dépasser cette ambiguïté."

L'entraide est de mise également avec les groupes des maternels et des alliés mais est envisagée comme un échange de dons et de services. A l'aide de ces observations, René GOUELLAIN remarque en conclusion, que si l'ouverture de la région s'impose ainsi que l'introduction des nouvelles cultures et d'autres moyens de production, il faut prévoir de profonds changements sociaux qui créent des difficultés au maintien de l'unité sociale de cette population.

"Travail et parenté étant si bien entremêlés, qu'une nouveauté quelconque qui affecte l'un affecte nécessairement l'autre, l'ensemble des structures sera mis en question. Le travail sous-entend le concours de forces et de moyens en vue de la production de produits bien déterminés. Le système actuel répond aux besoins de l'économie fondée sur les cultures vivrières. Que l'on en introduise de nouvelles, que l'on utilise d'autres moyens de production, et cela se fera, que dans la combinaison des forces de travail la solidarité soit remplacée par une autre forme d'aide, - le métayage et le salariat, c'en est fait de l'organisation actuelle. Les conséquences sont faciles à deviner, elles se répercuteront dans les rapports sociaux et familiaux. Mais ce n'est pas seulement par le biais de la production que ceux-ci se trouveront atteints à leur tour. La plaine va découvrir une vie politique et sociale bien différente de celle d'à présent. Sans attendre qu'un développement économique se produise les hommes changeront et aménageront de nouveaux rapports sociaux ouverts à cette transformation, car les exemples qui les inciteront à agir seront mieux à leur portée : ils en prendront connaissance non plus par ouï-dire, mais par une sorte de nécessité, de laquelle ils ne pourront s'affranchir."